

Jean-Jacques Rousseau, philosophe des Lumières à Grenoble

Ville chargée d'histoire, Grenoble a vu naître plusieurs écrivains dont le plus célèbre, Stendhal, lui vouait haine et dégoût. Pourtant d'autres grands noms de la littérature qui sont passés dans notre bonne cité ont laissé un souvenir perceptible à travers leurs œuvres ou leur correspondance. Sous l'Ancien Régime, beaucoup d'entre eux viennent s'y réfugier pour éviter les foudres des autorités judiciaires, puisque son Parlement est indépendant de celui de la capitale.



Gravure ancienne du Palais du parlement et de la place Saint-André, château de la Veyrie, Bernin

Jean-Jacques Rousseau s'est arrêté plusieurs fois à Grenoble dans sa jeunesse quand il vivait aux Charmettes près de Chambéry avec madame de Warens. Mais son dernier séjour, le plus marquant dure un mois et date du 11 juillet au 12 août 1768 ; il en gardera un souvenir amer. En effet, l'homme a changé. Il a cinquante-six ans et son état dépressif s'aggrave. Les circonstances de sa venue ne sont donc guère favorables. Depuis plusieurs années, il mène une vie errante : malade, en proie à son délire paranoïaque, chassé de tous ses asiles successifs par les haines religieuses et la condamnation de ses œuvres, il subit la vindicte de ses adversaires. Le 9 juin 1762, le Parlement de Paris le décrète de prise de corps ; comme il risque à tout moment d'être emprisonné, il se cache sous le pseudonyme de Jean-Joseph Renou. En outre, *Le Contrat social*, un traité des institutions politiques bien subversif pour l'époque car il conteste la monarchie de droit divin, affirme la liberté naturelle de l'homme, propose un pacte égalitaire entre tous les citoyens, est interdit en France. *L'Émile* se voit à son tour condamné, tandis que *Les Lettres écrites sur la montagne* sont brûlées à Paris. Le Parlement de Grenoble tolère la présence de l'exilé qui se passionne depuis peu pour la botanique et vient herboriser dans les montagnes dauphinoises.



Rousseau en costume arménien, château de Coppet

De Lyon, où il résidait chez des amis, il entreprend à l'été 1768 une excursion en Chartreuse où poussent les plantes qui servent à fabriquer la célèbre liqueur. Il part le 7 juillet avec trois savants lyonnais, et son chien Sultan. Il s'enthousiasme d'abord pour la profusion végétale qui environne le monastère. Puis il déchanté bien vite ; si ses compagnons de voyage le déçoivent, son état de santé l'empêche de poursuivre cette escapade. Il descend donc seul, à pied à Grenoble le 11 juillet, par la route du Sappey, sous une pluie battante. Affublé d'un costume arménien, muni d'un grand bâton et d'une boîte en fer-blanc où il récolte les spécimens rares de son herbier, il se réfugie

dans une auberge, rue Saint-Laurent, au lieu de se rendre dans un triste état chez Claude Bovier, fabricant de gants où il devait séjourner. Maître Gaspard Bovier, fils du précédent et avocat au Parlement, qui avait mis à sa disposition, chez lui, au 52, rue Saint-Laurent, au deuxième étage, un joli petit logement indépendant, ne le rencontre que le lendemain. Très mécontent, le voyageur refuse son hospitalité ; il s'installe dans un appartement exigu, sombre et insalubre qu'un domestique lui a trouvé chez le fondeur de cloches Vachard au premier étage du 2, rue des Vieux Jésuites. Bovier, vexé par ce refus, décrira plus tard le sinistre logis :



Maison Bovier, rue St-Laurent



« Ce chenil placé au premier étage, fort petit, fort laid, était composé d'une espèce d'antichambre délabrée, propre seulement à servir de bûcher et d'une chambre longue mais étroite, obscure et malodorante dans une rue assez fréquentée mais triste [...] C'est dans cette première entrevue qu'il se déclara insociable, qu'il nous dit qu'il ne vivait plus avec les hommes, qu'il était sauvage, qu'il broutait l'herbe, cent choses enfin qui n'eussent été prises pour des bêtises si elles fussent sorties d'une autre bouche que la sienne. » (Journal de Bovier)



Maison de Rousseau, rue des Vieux-Jésuites

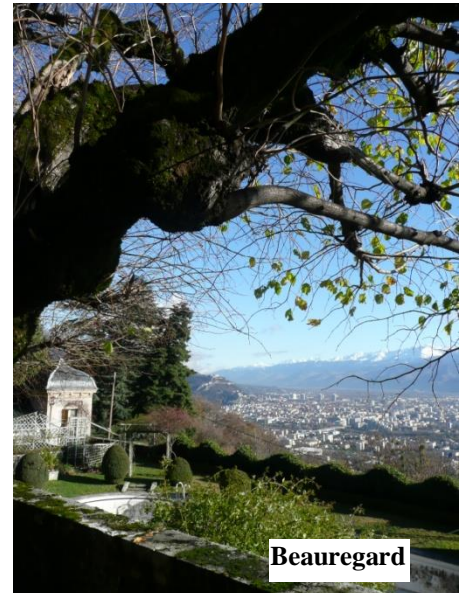
Malgré un mauvais début, les relations entre les deux hommes restent satisfaisantes pendant une bonne partie du séjour. Le faux M. Renou prend souvent ses repas en famille ; son hôte lui fait découvrir la région et connaître, en dépit de l'incognito, plusieurs membres de la bonne société locale, tel qu'Antoine Servan, procureur au Parlement. Tous trois fréquentent le plus ancien café de Grenoble, la Table Ronde, fondé par le confiseur Caudet en 1739 ; ils herborisent ensemble. Les dames, attirées par la curiosité, se ruent dans le salon de Mme Bovier pour approcher l'auteur de *La Nouvelle Héloïse* qui leur a arraché bien des larmes, car comme dans l'histoire médiévale, le maître et son élève vivent un amour contrarié. Le juriste grenoblois, adepte de l'esprit des Lumières, applique à la lettre les préceptes rousseauistes décrits

dans l'*Émile*. Ce traité d'éducation, alors à la mode, préconise une pédagogie active, conforme à la nature et dispensée à la campagne, à l'abri de tout contact avec les livres et la société. L'élève imaginaire, libre, s'instruit par lui-même, se forme par sa propre expérience. Ainsi, les jeunes parents accoutument leur nourrisson à porter une simple lisière au lieu du contraignant maillot et à prendre des bains froids. De surcroît, l'enfant est allaité par sa propre mère, contrairement aux usages habituels.

Le soir du 14 juillet 1768, retentissent soudain, sous les fenêtres du philosophe-compositeur, les cris joyeux de *Hosanna* suivis des accords de son célèbre opéra *Le Devin du village*, un morceau lyrique très apprécié à l'époque. C'est le docteur Gagnon, grand-père du futur Stendhal, qui a imaginé de lui offrir, avec une troupe de musiciens, une sérénade. Le bénéficiaire, tout ému par cet hommage délicat, n'en dort pas de la nuit, mais ne s'en plaint pas. Le 18 juillet, Gaspard Bovier organise avec sa famille un pique-nique à la Bastille. Après le café, les convives honorent les talents musicaux de leur prestigieux invité, en chantant quelques passages de l'inévitable *Devin du village*. Une des belles-sœurs de l'avocat, qui a appris les airs des duos, interprète le rôle de Colette, une bergère délaissée par son ami Colin. Jean-Jacques chante le rôle du devin qui doit réconcilier des deux amoureux et il imite l'accompagnement.

Pourtant, très vite, les prévenances de son guide qui se croit obligé de le suivre dans tous ses déplacements, commencent à agacer l'ombrageux penseur. Plusieurs incidents pénibles se produisent qui vont détériorer ses rapports avec son hôte. Pour herboriser à son aise, il cherche à louer une maison de campagne dans les environs. Il en visite plusieurs aux Angonnes, à Herbeys, à Biviers chez Laurent de Franquières. Il aimerait s'installer à Beauregard, une belle demeure située au bord du Drac, sur l'actuelle commune de Seyssinet. M. Faure, le propriétaire, un ancien imprimeur-libraire, l'invite avec son mentor. C'est là que se situe l'épisode archiconnu des baies vénéneuses raconté plus tard dans la septième *Rêverie du promeneur solitaire* :

« *Durant mon séjour à Grenoble, je faisais souvent de petites herborisations hors de la ville avec le sieur Bovier, avocat de ce pays-là ; non pas qu'il aimât ni sût la botanique, mais parce que s'étant fait mon garde de la manche, il se faisait autant que la chose était possible une loi de ne pas me quitter d'un pas.* »¹



Au cours de cette promenade, Rousseau aperçoit dans un bosquet les grains tentants de l'hippophagé. Il en picore quelques-uns sans que son compagnon ait fait le moindre geste pour l'en empêcher. Un troisième personnage intervient pour l'avertir de leur nocivité :

« *Je regardai le sieur Bovier et je lui dis : « Pourquoi donc ne m'avertissiez-vous pas ? » Ah, monsieur, me répondit-il d'un ton respectueux, je n'osais pas prendre cette liberté.* » *Je me mis à rire de cette humilité dauphinoise...* »²

Cette aventure se solde par un peu d'inquiétude pour l'intéressé qui ne se prive pas de ridiculiser le malheureux avocat et donner une image bien peu flatteuse des Grenoblois.

¹ Rousseau Jean-Jacques, *Les Rêveries du promeneur solitaire*, Garnier-Fammarion, 1964, p. 136.

² Ibid., p. 136-137.



**Hôtel de la Première Présidence,
rue Voltaire**

saisi ce prétexte pour rejoindre Bourgoïn sentant que sa compagne Thérèse Levasseur devait y arriver à la fin août 1768. Rousseau descend à l'auberge de *La Fontaine d'Or* où a lieu le 30 août, le fameux *mariage*, un mariage civil contracté devant témoins. Les deux époux vivront là six mois jusqu'en janvier 1769 avant d'être hébergés par madame Meffray de Césarges dans une des métairies qui jouxtent son château de Maubec. Ils demeureront dans la ferme de Monquin jusqu'en avril 1770. Après quoi, l'être tourmenté qu'est Jean-Jacques Rousseau, décide de rentrer à Paris via Lyon afin de lutter pour sa réhabilitation.

Le 11 août 1768, l'invitation de M. Thomas de Bérulle, premier président du Parlement, met le feu aux poudres. Car cet éminent magistrat souhaite inciter son interlocuteur à s'installer définitivement à Grenoble en l'assurant que ce serait un honneur pour les habitants. Mais, il lui avoue maladroitement dans la conversation qu'il n'a jamais lu une ligne de ses œuvres. Outré, l'irritable quinquagénaire ne veut pas rester une minute de plus dans cette ville de grossiers personnages. Il désirait pourtant marquer sa gratitude envers ceux qui l'avaient accueilli ; tant pis : il sera « *absent au repas d'adieu, mais présent par la pensée, ce qui revient au même.* » (Correspondance). Il fait donc ses bagages en pleine nuit, commande une voiture et quitte définitivement notre bonne cité, sans regret. Bovier expliquera plus tard dans son *Journal* que l'écrivain aurait



La ferme de Monquin à Maubec

Christiane Mure-Ravaud